

12 novembre 1990.
Celui qu' Aragon
disait "le plus
grand poète
vivant de ce siècle
qui est le nôtre"
vient de mourir.

Pas plus que Kazantzakis, qui salua la parution de son quatrième recueil, Ritsos n'aura donc eu le prix Nobel. En ne couronnant pas le plus populaire des poètes grecs, la communauté internationale a manqué l'occasion de reconnaître et d'honorer à travers lui, Séféris et Elytis, l'importance et la valeur de la poésie grecque dans sa diversité.

Mais peut-être les qualités qui ont fait l'immense succès de Ritsos le desservent-elles aujourd'hui : l'abondance de sa production (plus de cent titres), la longueur de ses poèmes, en un temps qui ne prise que vitesse et brièveté, et son

communisme convaincu (il est membre du parti dès 1934, date de son premier recueil, *Tracteur*, et reçoit le prix Lénine en 1977) au moment où les régimes de l'Est s'effondrent. Sa popularité date d'*Epitaphe*, thrène d'une mère sur son fils tué par la police à Salonique au cours d'une manifestation ouvrière en mai 1936. Vingt ans plus tard, Theodorakis en tirera huit chansons auxquelles l'assassinat du député de Salonique Lambrakis en mai 1963 par des nervi au service du régime d'alors donne une brûlante actualité. *Les Quartiers du monde, Rômiosyni* (traduit, faute de mieux, par l'abstrait *Grécité*), *Dix-huit chansonnettes de la patrie amère*, mis en musique, sont sur toutes les lèvres et entretiennent l'espoir, clandestin, de temps meilleurs durant les jours difficiles que la Grèce vit presque sans discontinuer de la dictature de Metaxas, en 1936, à la fin de la dictature des colonels en 1974 – période où Ritsos se trouve le plus souvent relégué en des îles dont les noms chantants ne peuvent masquer la misère et la cruauté : Limnos, Macronissos, Hayios Efstratios, Yaros, Léros.

*Amers étaient nos jours. Très amers.
L'ombre d'un cyprès mesurait mètre par mètre le
monde entier.*

*Chacun portait un mort sur son épaule,
à chaque instant nous portions notre mort sur
notre épaule.*

Les Quartiers du monde

La mort constamment présente, qui arrache à Ritsos cette protestation :

*Ainsi
il n'y a que la mort ! Ainsi
nous ne sommes venus au monde que pour mourir !*

Les Quartiers du monde

est pourtant acceptée et dépassée dans le cadre d'une action militante en faveur de la liberté. *Epitaphe*, qui s'ouvre sur le cri déchirant :

*Mon fils, entrailles de mes entrailles, coeur de mon coeur,
poussin de ma pauvre cour, fleur de ma solitude,
comment as-tu fermé les yeux sans même voir mes pleurs,
sans frémir, sans entendre mes plaintes amères ?*

s'achève sur ces vers résolus :

*Tu n'es pas perdu, mon amour, tu es en mes veines
Je marche avec tes frères, mon fils, leur donne ma colère,
je t'ai pris ton fusil; tu peux dormir, mon doux poussin.*

C'est toute la Grèce, avec ses rocs, ses arbres et ses morts, qui résiste à l'occupant :

*Fais silence : où qu'elles soient, les cloches vont sonner.
Cette terre est la leur et la nôtre.
Sous la terre, dans leurs mains croisées,
ils tiennent la corde de la cloche – ils attendent l'heure, ils ne
dorment ni ne meurent,
ils attendent de sonner la résurrection. Cette terre
est la leur et la nôtre – nul ne peut la leur arracher.*

Grécité

C'est tout un peuple qui communie dans la croyance qu'expriment ces vers :

*Ce peuple-ci ne s'agenouille
que devant ses morts.
Et les tanks s'approchent, s'approchent
"plus haut le drapeau, plus haut"
les tanks s'approchent des agenouillés
– "vive, et vive – quelle mort ?
ril n'y a pas de mort ici – vive",
les tanks passant sur les agenouillés*

JEAN CLAUDE

RANGER

Yannis Ritsos
(1909 - 1991)

*encore une fois passant sur les tués
– il n'y a pas de mort ici, seulement vie et avenir,
et vive et vive,*

*plus haut le drapeau – les étudiants,
la Liberté ou la Mort
la Liberté ou la Mort – tenez le drapeau
Anthoula sous les tanks
tenez le drapeau – Anthoula
sous les tanks – son bras qui dépasse
tenant le drapeau – la liberté ou la mort
la liberté ou la mort – Quelle mort ?
il n'y a pas de mort ici, seulement vie et avenir
Vive et vive,
et Vive.*

Grécité

Une telle exaltation, une telle fièvre, semble inactuelle en temps de paix et de (relative) liberté. La dictature tombée, les poèmes de Ritsos, la musique de Théodorakis perdent soudain leur pouvoir d'envoûtement – si ce n'est à Chypre,

île d'amertume, île de douceur, île qu'on tyrannise.

Surgie d'années de misère et de deuil, la poésie de Ritsos ne peut-elle donc leur survivre ? Son succès n'était-il dû qu'aux circonstances historiques ? Ce serait oublier que la poésie de Ritsos s'enracine dans une réalité aussi dure, aussi amère que l'histoire de son pays :

*Tout ce que j'ai aimé
la mort et la folie me l'ont arraché,*

écrivit-il à 28 ans, pensant à la tuberculose dont sa mère et son frère sont morts, à la folie qui a frappé son père et sa soeur. Mais Ritsos n'a rien d'un romantique : il a appris de Cavafis la vertu de la distanciation, de l'effacement, attendri ou ironique, derrière des figures du passé. *La Sonate du clair de lune*, qui lui

vaut le Prix National de Poésie en 1956, est le long monologue d'une poétesse âgée, vêtue de noir, qui s'adresse à un jeune homme muet. C'est là le prototype de longs poèmes mettant en scène des personnages mythiques qu'habite la méditation souvent inquiète du poète : *Philoctète, Oreste, Hélène, Ajax, Perséphone, Agamemnon, Chrysothémis, Ismène, Le retour d'Iphigénie*. C'est ainsi qu'Oreste balance entre le refus et le consentement au meurtre qu'on attend de lui :

*une mort de plus, que pourrait-elle arracher à la mort,
surtout une mort violente ? – à la vie que peut-elle ajouter ?
Les années ont passé.
Je ne sens plus de haine; – j'ai oublié, peut-être ? je suis
fatigué ? Je ne sais pas*

et qu'il finit par accepter :

*Je choisis
la connaissance et l'acte de la mort qui hausse la vie.
Allons maintenant –
pas pour mon père, ni pour ma soeur (ils devraient peut-être
un jour lui et elle aussi disparaître), et pas
pour la vengeance, ni pour la haine – aucune haine –
non plus pour la punition (punir qui et qui punira ?)
mais pour l'accomplissement d'un certain temps, peut-être,
pour que le temps soit libre,
pour une victoire inutile, peut-être, sur notre première
et notre dernière peur,
peut-être pour un "oui" qui brille, irréprochable, loin de toi
et de moi,
pour que respire enfin (si c'est possible), ce pays. Regarde,
il fait beau, le jour se lève.*

La mythologie arrache ainsi la poésie de Ritsos à la tentation de l'engloutissement dans l'histoire. Si le premier Ritsos, comme Maïakovski, "construi[sai]t ses phrases sur le modèle des cris", le Ritsos plus récent s'efforce de les construire "sur le modèle du silence" – un silence sur lequel le poème se clôt :

phrase musicale de *la Sonate du clair de lune*, apparition silencieuse, "au beau milieu du portail des lions, [d'] une grande vache [...] regardant le ciel matinal fixement de ses yeux énormes, immobiles", à la fin d'Oreste.

Ritsos échappe aussi à l'histoire et à ses modes par ses courts poèmes, dont les titres mêmes disent l'humilité (*Notes en marge du temps, Parenthèses, Ebauches, Exercices, Annexe, Témoignages, Gestes*) et qui font des gestes et des objets les plus quotidiens une source de poésie, comme ses traits transfigurent les pierres trouvées sur les rivages de Samos en oeuvres d'art :

*Au bas du seul arbre de la rive, la cruche enceinte et
toute en sueur
rend l'eau glacée; et sa large bouche,
fermée d'une pomme de pin, embaume, sanctifiée
par les bouches
des poètes, des charpentiers et des pêcheurs qui l'ont baisée.*

C'est en la simplicité de telles notations que je vois pour ma part le meilleur Ritsos, comme dans la dernière *Chanson de la patrie amère* :

*Ne pleure pas la Grèce – quand tu la vois fléchir,
couteau fiché dans l'os, la laisse sur la nuque;
vois ! elle bondit et saute – sa rage l'encourage –
et harponne la bête du harpon du soleil.*

"Le harpon du soleil" : Ritsos rejoint Elytis (dans *Dignum est*, "les Autres" opposent au soulèvement populaire "les dents du soleil") en cette image suprêmement grecque, qui unit cruauté et splendeur.